

technique insuffisante, qu'ils ne font pas toujours emploi des races qu'ils devraient préférer ni des procédés d'éducation les mieux réglés (8).

Nous sommes tenté de répéter, en nous l'appliquant, ce que Marino Cavalli, ambassadeur de Venise auprès de François I^{er}, écrivait en 1546, en parlant précisément de l'entreprise, nouvelle alors en France, de répandre davantage dans nos provinces l'éducation des vers à soie : « Nous autres (les Italiens) que la nature a favorisés de tant de manières, nous laissons les étrangers s'enrichir des profits que nous devrions faire. » Les Français devaient en venir, mais plus tard, à prendre leur part de ces profits. Au xvi^e et au xvii^e siècle, on se livra, en France, à ces travaux, sans l'entrain qu'on mettait à d'autres tâches. Nos rois, quoique persévérants, furent impuissants. Henri IV, qui eut en cette occasion des conseillers prévoyants et fermes, se mit à l'œuvre avec plus de résolution que ses prédécesseurs, voulant donner à ses sujets « les moyens de gagner, avec leur travail et industrie, de quoy se redresser et entretenir, entre lesquels celui des soyes peut estre l'un des principaux et plus commodes. » Où Henri II, où Catherine de Médicis avait échoué, il réussit. Il imprima un élan qui fut soutenu, mais il n'avait pas seulement fait distribuer dans les campagnes des plants de mûrier et des graines de vers à soie, il avait fait donner aux paysans pour les guider des instructions simples et précises (il y a de

(8) M. F. Lambert, chargé du service de la station séricicole de Montpellier, l'a démontré dans un mémoire sur *l'État actuel de la sériciculture en France en 1893*.